

Téoros

Tourisme, identité et développement en milieu inuit : Le cas de Puvirnituq au Nunavik

Véronique Antomarchi

Tourisme polaire
Volume 28, numéro 1, 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/1024836ar
DOI : [10.7202/1024836ar](https://doi.org/10.7202/1024836ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Antomarchi, V. (2009). Tourisme, identité et développement en milieu inuit : Le cas de Puvirnituq au Nunavik. *Téoros*, 28 (1), 52–60. doi:10.7202/1024836ar

Résumé de l'article

Les enjeux de la mise en tourisme de la communauté de Puvirnituq au Nunavik posent des problèmes inhérents à la fois au tourisme polaire et au tourisme autochtone en termes de positionnement, voire de recomposition identitaire et de valorisation économique du territoire. La spécificité de Puvirnituq repose surtout sur l'importance de son patrimoine culturel, notamment son rôle pionnier dans la genèse du mouvement des coopératives avec la vente de sculptures à la fin des années 1950 ainsi que sa position résolument dissidente depuis la fin des années 1970. Les négociations qui ont cours en ce moment visant une autonomie du Nunavik en 2010 pourraient lui permettre de jouer un rôle administratif important, même si Kuujuaq, l'autre grande communauté inuite du Nunavik, est pour l'heure pressentie pour devenir la capitale de cette nouvelle région.

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Tourisme, identité et développement en milieu inuit

Le cas de Puvirnituk au Nunavik

Véronique ANTOMARCHI¹

Docteure en histoire

Professeure agrégée

Chercheure associée au CERLOM-INALCO

veranto@club-internet.fr

RÉSUMÉ : Les enjeux de la mise en tourisme de la communauté de Puvirnituk au Nunavik posent des problèmes inhérents à la fois au tourisme polaire et au tourisme autochtone en termes de positionnement, voire de recomposition identitaire et de valorisation économique du territoire. La spécificité de Puvirnituk repose surtout sur l'importance de son patrimoine culturel, notamment son rôle pionnier dans la genèse du mouvement des coopératives avec la vente de sculptures à la fin des années 1950 ainsi que sa position résolument dissidente depuis la fin des années 1970. Les négociations qui ont cours en ce moment visant une autonomie du Nunavik en 2010 pourraient lui permettre de jouer un rôle administratif important, même si Kuujuaq, l'autre grande communauté inuite du Nunavik, est pour l'heure pressentie pour devenir la capitale de cette nouvelle région.

Mots-clés : Arctique, Canada, développement, identité, Inuit, Nunavik, Nord Québec, tourisme.

Le Grand Nord, porteur d'un puissant imaginaire nourri de récits d'exploration, de témoignages ethnographiques et de documentaires, exerce une fascination qui remonte bien souvent à l'enfance. Les représentations de paysages du Nord à la fois magnifiques et terrifiants, marqués par l'isolement, le froid, la menace de mort, se fixent dès le XIX^e siècle avec l'irruption de la notion de « sublime » qui recouvre trois aspects essentiels, l'esthétique, le spirituel et le scientifique, dans une vision romantique (Roussat, 2008 : 160). Par la suite, les expéditions liées à la conquête des pôles nourrissent un imaginaire de dépassement de soi et d'héroïsme. Les premiers voyages touristiques débute dans l'Arctique au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle (Snyder et Stonehouse, 2007 : 15). L'attachement à la nature sauvage apparaît ainsi comme une des motivations essentielles de ce type de voyage (Grenier, 2003 : 78-88) qui attire une niche de clientèle passionnée et fidèle, s'adonnant à des activités variées : croisières, randonnées, séjours chasse et pêche, observation des aurores boréales en hiver, tourisme culturel, tourisme d'affaires (Lequin et Cloquet, 2006 : 247). L'« embrasement touristique du monde » dans la seconde moitié du XX^e siècle, selon l'expression de Georges Cazes (1989 : 9), n'a pas éludé les régions polaires. Ce produit touristique s'adresse depuis une trentaine d'années plutôt à un client retraité, très scolarisé, voyageant seul et déjà familier de ces destinations (Grenier, 2003 : 78-88).

L'émergence du tourisme polaire a pris, à notre sens, une dimension nouvelle au lendemain des attentats du 11 septembre 2001 (Antomarchi, 2005 : 54). Répondant à des atouts de sécurité apparente face aux menaces terroristes et sanitaires, les territoires arctiques sont tous sous la houlette de pays développés : États-Unis, Canada, Danemark, Russie, Norvège, Suède, Finlande, Islande. C'est ce qui explique aussi que l'activité touristique n'y apparaisse pas comme une nécessité vitale.

L'Année polaire internationale qui a débuté en 2007 place ces régions sous les feux médiatiques. De nombreux articles dans la presse ont mis l'accent sur les conséquences de la fonte de la banquise, libérant des glaces le célèbre passage du Nord-Ouest, favorisant ainsi, entre autres, l'arrivée de touristes croisiéristes (*Le Monde*, 2007 ; *Le Nouvel Observateur*, 2007). Ces prévisions sont néanmoins contestées par certains géographes qui insistent sur le fait que les conditions de navigation plus complexes et dangereuses du fait du réchauffement climatique pourraient au contraire « avoir des incidences négatives sur le tourisme de croisière dans l'Arctique canadien »² (Stewart *et al.*, 2007 : 370-380). Située à l'écart des itinéraires des bateaux de croisière, Puvirnituk, à l'est de la baie d'Hudson, à 1900 kilomètres de Montréal, connaît une activité touristique marginale et fortement encadrée par les acteurs locaux.

Les projets en cours permettent de s'interroger sur des problématiques bien connues mais fort complexes du tourisme autochtone (Iankova, 2008) et du tourisme polaire, à savoir, d'une part, les malentendus de la culture touristique qui renvoie toujours à une rencontre entre deux imaginaires et à une frontière entre un « eux » et un « nous » (Amirou, 1995 : 271) et, d'autre part, les enjeux à la fois identitaires et économiques associés à un tel développement (Stewart *et al.*, 2005 : 389). Le cadre conceptuel de cet article s'intéresse donc aux questions liées au tourisme durable, au tourisme nordique et à l'impact du tourisme sur le développement. Il repose sur une enquête de terrain et fait appel à une observation participante, réalisées dans la communauté de Puvirnituq au cours de l'été 2007, à l'occasion d'un premier voyage d'étude de l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO). Cette enquête sur le tourisme s'inscrit dans une démarche de nature géographique, qui permet de réaliser un diagnostic de territoire par :

- la recension des éléments liés à l'accessibilité, aux infrastructures, aux équipements touristiques, aux données patrimoniales,
- la rencontre de plusieurs acteurs locaux du tourisme,
- la consultation de diverses sources écrites.

L'observation participante, mise au point en Arctique par Franz Boas dès 1888, aujourd'hui largement pratiquée par les ethnologues, s'avère bien adaptée aux populations inuites (Collignon, 1996 : 60). Elle nous a permis de recueillir de nombreuses données, notamment par le biais de l'étude de la langue. Nous avons également réalisé plusieurs entretiens auprès des acteurs du tourisme local, mais aussi d'une vingtaine d'habitants de la communauté. Nous présentons donc avec prudence les premiers résultats d'une étude de cas qui mériterait d'être approfondie.

Historique et mise en situation de la communauté de Puvirnituq

Le Nunavik forme le tiers nord du Québec et représente une superficie de 507 000 kilomètres carrés (illustration 1).

Les 11 000 habitants, dont 90 % sont des Inuits, vivent le long des côtes, dans 14 villages. Leur histoire commune de peuple nomade à tradition orale a été marquée par la traite des fourrures à partir du XVI^e siècle et bouleversée par la sédentarisation il y a une cinquantaine d'années (Duhaime, 2001 : 195).

L'attachement à l'identité culturelle et notamment à la langue inuite est très fort. L'inuktitut, qui compte 95 % de locuteurs au Nunavik (Tersis, 2003 : 53), s'accompagne d'un système d'écriture exogène, le syllabaire, devenu un symbole identitaire (Therrien, 1993 : 83) présent sur les logos des véhicules et des bâtiments administratifs ainsi que sur les rares panneaux de signalisation. Néanmoins, la communication est assez aisée avec la population inuite, car l'enseignement de l'anglais et du français se fait au choix dans les écoles (illustration 2).

Les villages, constitués de maisons de bois aux couleurs vives, sont pourvus de différents bâtiments administratifs et de services généraux. Sans aucune vocation esthétique, ils inscrivent avant tout dans l'espace la force de cette détermination à vivre là et pas ailleurs.



ILLUSTRATION 1 : Carte du Nunavik

(source : Département de géographie, UQAM).

L'environnement touristique de Puvirnituq

Le patrimoine culturel constitue indubitablement un des atouts de ce village important de près de 1500 habitants (1457 habitants en 2006). Selon les données de Statistique Canada (2006), la population est en augmentation puisqu'elle comptait 1287 habitants en 2001. La défense de la culture inuite y est extrêmement forte : c'est en effet le seul village dissident qui a refusé de signer la Convention de la baie James (accord territorial signé en 1974 avec le Québec en échange d'aides financières). Une des personnalités les plus marquantes de la dissidence fut Taamusi Qumaq, chasseur, grand défenseur de la culture inuite, maire du village de 1962 à 1968. Il est l'auteur du seul dictionnaire unilingue inuktitut ainsi que de recueils sur la vie traditionnelle des Inuits. Il a créé en 1978 un musée présentant des vêtements traditionnels, des kayaks, des outils, des objets artisanaux, dans un bâtiment en forme d'*iglu*. Peu après sa mort, survenue en 1993, ce musée a fermé. Un important projet culturel visant à créer à la fois un musée, un centre de transmission culturelle (ateliers de sculpture, d'estampes) et un centre de communication (Internet, radio) devrait par ailleurs voir le jour. On hésite encore sur le nom de ce nouveau lieu : Saputik Museum (ce que la mer transporte et laisse : notion d'héritage) ou Taamusi Qumaq Cultural Centre, pour rendre hommage à cette personnalité éminente de Puvirnituq et du monde inuit. Néanmoins, la tradition inuite est réticente à l'idée de donner à un bâtiment un nom de personne pour lui rendre hommage.

Ce projet muséographique est financé à 40 % par le gouvernement fédéral, à 40 % par le gouvernement provincial et à 7 % par Makivik, une société sans but lucratif, créée en 1978 au moment de la Convention de la baie James et qui appartient aux Inuits. La voix des habitants de Puvirnituq a été entendue par l'Institut culturel Avataq à ce sujet : le musée, implanté au cœur même de la communauté, ne devra pas se contenter de présenter la collection de Taamusi Qumaq. Son objectif essentiel sera de « servir de ressource pour la culture inuite locale et d'enrayer la marginalisation de la culture traditionnelle unique de Puvirnituq » (Graburn, 1998b : 30).



ILLUSTRATION 2 : Panneau de bienvenue trilingue, aéroport de Puvirnituk
(photo : Véronique Antomarchi).

Les Inuits ne portent plus, en tout cas l'été, les vêtements en peau de phoque ou de caribou. Le vêtement traditionnel visible est l'*amauti* (longue robe avec une capuche dans laquelle la femme porte sur son dos son jeune enfant). La population de ces villages inuits est jeune, avec un âge médian à Puvirnituk de 19,8 ans (Statistique Canada 2006). Les familles comptent en moyenne cinq enfants. L'augmentation continue de jeunes crée un potentiel d'emplois dans les communautés : le tourisme peut leur offrir une perspective professionnelle. De nombreux métiers de l'Arctique canadien concernent le tourisme : guide de chasse et de pêche, guide d'excursion, peintre, sculpteur, métiers de l'hôtellerie et de la restauration (Duhaime, 1990).

L'habileté des couturières inuites se perçoit par ailleurs dans la confection de très beaux anoraks pour enfant, de vestes, de bottes, de gants en fourrure et de bonnets tricotés.

L'été, les traditions nomades se maintiennent. La viande ou le poisson ne sont pas vendus mais partagés et distribués aux plus faibles et aux plus âgés, selon des règles de solidarité communautaire. Pour le découpage de la viande comme du poisson, l'*ulu*, couteau traditionnel des femmes caractérisé par sa forme en demi-lune et sa poignée en bois, est utilisé.

Grand centre artistique (sculptures, estampes, *katajjait* [chants de gorge]...), Puvirnituk a la particularité d'être l'une des premières communautés à avoir instauré une coopérative pour la vente de sculptures en stéatite (pierre à savon de couleur noire) en 1958. Les artistes inuits, percevant ainsi un revenu d'appoint, vendent leurs œuvres à la coopérative où elles sont emballées et envoyées directement dans les galeries d'art du Sud. Les ventes de produits d'artisanat à la coopérative rapportaient en 1990 une moyenne de 2856 CAD (1758 EUR environ) par famille (Martin, 2003 :157). En 1995, ce revenu a diminué de moitié en raison d'une modification des goûts souvent volatiles de la clientèle. Tout comme la production artistique, le produit touristique reste tributaire du marché extérieur, ce qui montre que le tourisme ne peut à lui seul constituer la clé du développement.

Comme les 13 autres villages du Nunavik, Puvirnituk dispose d'un accès uniquement aérien dont la compagnie Air Inuit détient le monopole. Par ailleurs, First Air dessert Kuujuaq. Du fait de cet isolement, il s'agit d'une destination coûteuse : le billet aller-retour Montréal-Puvirnituk au tarif plein s'élève à 3000 CAD (1846 EUR environ). Du coup, la concurrence avec d'autres destinations arctiques, tel le Groenland (pour une clientèle européenne) ou l'Alaska (pour une clientèle nord-américaine et européenne), est au cœur de la problématique de la mise en tourisme de ce territoire. Ainsi, les réserves amérindiennes au Québec, plus accessibles et plus nombreuses, satisfont déjà une clientèle essentiellement européenne intéressée par le tourisme autochtone.

L'activité touristique à Puvirnituk a commencé en 1964 avec la construction de trois petites maisons de pierre constituant un camp de pêche. Les guides inuits, chasseurs expérimentés, ne parlaient ni l'anglais, ni le français. Dès 1977, un rapport encourageait une diversification des activités touristiques par le développement de tours culturels et artistiques. Or, en 1980, la récession a entraîné une baisse de la fréquentation puis, en 1982, la fermeture du camp de touristes (Murdoch et Tulugak, 2007). Une nouvelle étape se dessine aujourd'hui, avec des projets dynamiques autour de la création d'un musée et d'un restaurant.

Un hôtel de 25 chambres a été construit en 1999. Mario Aubin, un retraité de l'armée canadienne qui a coordonné les Rangers du Nunavik pendant 11 ans, a établi en 2000, avec le soutien de la communauté, une agence de tourisme : le Centre de formation du Nunavik en survie arctique (NASTC). Depuis 2007, il est aussi responsable des projets de la communauté. Il s'agit de l'acteur principal du développement touristique de ce village, le référent obligé de toute personne qui souhaite séjourner à Puvirnituk, recommandé par le centre Avataq, chargé de la promotion de la culture inuite. Il forme des guides touristiques, qu'il recrute souvent parmi les Junior Rangers en raison de leurs aptitudes en ce qui concerne la ponctualité, et organise pour ses élèves des séjours de motivation, notamment autour de la plongée sous-marine. Une cinquantaine de touristes par an, surtout européens (Allemands, Espagnols, Britanniques, Français), arrivent en petits groupes de cinq personnes environ pour pratiquer du tourisme culturel (comprenant notamment de brefs séjours culinaires) et du tourisme sportif (dans le cadre des activités du centre arctique d'entraînement et de survie). Il s'agit d'une clientèle de « papy-boomers » qui ont l'argent et l'envie de se prouver quelque chose.

Le taux de fonction touristique permet de prendre en compte le rapport entre le nombre de lits et le nombre d'habitants. Selon nos calculs, ce taux est de 4,2 % à Puvirnituk, ce qui révèle une capacité d'hébergement insuffisante : l'hôtel de la communauté compte une cinquantaine de lits (25 chambres) et il y a en outre un petit hôtel privé de six chambres, soit 62 lits au total. La possibilité de se loger dans une famille inuite existe, mais pour une personne par maison seulement, car les problèmes de logement se sont aggravés à la suite de la croissance démographique. De plus, cet hébergement est coûteux : 110 CAD en moyenne pour une chambre d'hôtel, 70 CAD pour une chambre dans une famille.



ILLUSTRATION 3 : Vue ensoleillée sur le village de Puvirnituq, en juillet 2007 (photo : Véronique Antomarchi).



ILLUSTRATION 4 : Caribous dans la toundra (photo : Véronique Antomarchi).

Le tourisme, encouragé dans les discours officiels des acteurs inuits, est aussi promu par le biais de brochures de qualité éditées par Bonjour Québec et l'Association touristique du Nunavik, créée en 1982 et réorganisée sur le plan financier en 1997 grâce à des subventions conséquentes (Société Makivik, Administration régionale Kativik, Tourisme Québec). La promotion touristique dans le Guide touristique officiel du Nunavik 2007-2008 s'articule autour de trois arguments de vente : « Nunavik : beau, sauvage et accueillant ». La vue ensoleillée sur Puvirnituq (illustration 3) montre au premier plan un traîneau, symbole du déplacement traditionnel de ces populations, et l'alignement des maisons multicolores en bois.

Le tourisme interne aux communautés inuites serait un thème à étudier, car les occasions de se déplacer sont nombreuses. Le déplacement est valorisé par des populations qui étaient encore nomades il y a une cinquantaine d'années. Des événements attirent des Inuits de différentes aires géographiques de l'Arctique : Arctic Winter Games (Jeux de l'Arctique), festivals de musique, etc.

Par ailleurs, dans la communauté de Puvirnituq, le Festival des Neiges, créé en 1993, se déroule depuis tous les deux ans, au mois de mars. Il attire surtout une clientèle locale, en provenance d'autres régions arctiques. De gigantesques sculptures de glace sont alors réalisées par les plus doués des artistes.

Visions inuite et occidentale de l'espace : reflets de deux mondes

Les pages de couverture des brochures touristiques occidentales et notamment françaises évoquent l'appel d'une aventure qui place l'humain au cœur d'une nature sauvage et immaculée, face à l'immensité des paysages arctiques (Antomarchi, 2005 : 50). Au fond, c'est moins l'attachement à la nature que révèle ce type de voyage que la volonté de la maîtriser et de la dominer (Grenier, 2007 : 54), dans une approche le plus souvent solitaire.

Il s'agit bien d'une frontière intime que le touriste cherche en lui-même, comme l'ont compris certains voyageurs qui mettent l'accent sur la thématique du voyage initiatique. Dans

un monde violent et agité, l'appel du Grand Nord serait aussi un moyen de ne pas « perdre le nord » (Antomarchi, 2005 : 55). Cet univers de blancheur serait synonyme de pureté. Or, le regard occidental a trop souvent réduit l'Arctique à une seule dimension, la blancheur, notamment celle de la banquise (Antomarchi, 2008). En effet, ces territoires qui, selon l'imaginaire occidental, apparaissent comme des déserts blancs, ne sont pas perçus ainsi par leurs habitants (Notzke, 1999, 60 ; Therrien, 2007 : 41). Ces paysages que l'étranger voit désolés sont en réalité pleins de vie pour l'Inuit qui les regarde : ils sont insérés dans un espace-temps spécifique, ancrés dans une histoire et animés de souvenirs de tous ordres (Collignon, 2003 : 46). C'est ainsi que Taamusi Qumaq (1988 : 160) suggérerait que sa région, autour de Puvirnituq, s'appelle *amaamaktisiviik*, « l'endroit où les femmes allaitent », car il se souvenait, du temps où les Inuits étaient nomades, que ce lieu était une étape où les familles avaient l'habitude de faire une halte.

Les Inuits valorisent le froid, craignent la chaleur et pensent qu'un corps sain est un corps sec et frais (Therrien, 2007 : 41). Le terme polaire ou arctique se dit *ukiuqaqtuq*, « là où c'est habituellement l'hiver ». Les Inuits ont inventé ce mot pour les Occidentaux et il est rarement utilisé dans la conversation courante (Dorais, 2008 : 15). La géographie classique a contribué à développer cette notion d'« extrême ». La ligne isothermique des 10 °C de température moyenne en juillet se confond avec la limite septentrionale des arbres (Collignon, 2003 : 37). Paradoxalement, même si le froid et l'extrême caractérisent les représentations et les attentes occidentales, la saison touristique, à Puvirnituq comme dans toutes les zones arctiques, se concentre essentiellement pendant la période estivale (Smith, 1989 : 57).

Dans la communauté de Puvirnituq, le patrimoine naturel, caractéristique du Grand Nord, représente pour une clientèle potentielle limitée un atout certain : paysages littoraux composés de nombreux lacs et d'une multitude d'îles, faune arctique abondante (oiseaux, migration de caribous ; mammifères marins : phoques, bélugas...), végétation de toundra (mousses, lichens, fleurs) (illustration 4).

Néanmoins, par sa latitude – au 60° degré Nord –, le village de Puvirnituq ne permet pas la contemplation d'icebergs, tant désirée dans l'imaginaire des touristes occidentaux, comme le suggèrent les couvertures des brochures des agences de voyages spécialisées dans le tourisme polaire (Antomarchi, 2005 : 50). L'actuel réchauffement climatique peut inciter certains touristes à aller voir la banquise avant qu'elle ne disparaisse complètement et certains voyagistes (Terres Oubliées, 2007) utilisent même la thématique de « territoire et peuple en sursis » comme argument de vente. Un article intitulé « Croisière dans le Canada extrême », récemment publié dans un quotidien français (*Le Monde* : 2008), s'inscrit aussi dans cette démarche : il s'agit pour les passagers de cette croisière organisée par Cruise North, propriété des Inuits du Canada, de voir et de comprendre les conséquences du réchauffement climatique, « de cette pollution venue de loin, de très loin, du Grand Nord ».

Or, la population inuite se caractérise par un dynamisme démographique, linguistique et politique et ne se considère certainement pas comme menacée de disparition. C'est ainsi que Jason Annahatak, un Inuit de 26 ans, professionnel du tourisme, fait part de son optimisme pour l'avenir, car la jeune génération, tout en étant attachée au passé, se sent très à l'aise dans le monde contemporain. En évoquant l'évolution du Nunavik vers l'autonomie en 2010, il explique : « Nous devons nous adapter et faire preuve de détermination. » (*Le Monde*, 2008)

La rencontre avec les Inuits, entre le rêve et la réalité

Les Québécois s'amusent de la quête des Européens, animés selon eux d'une vision romantique et idéalisée, voire naïve de ces populations (Iankova, 2005 : 97; Grenier, 2008 : 181). En revanche, certains Européens rêvent de la rencontre avec les Inuits, par exemple ce banquier britannique qui exprime ainsi la motivation de son voyage en Alaska : « Je rêvais de partager le pain des Inuits. » (Nuttall, 1998 : 137) La Commission canadienne du tourisme vient de réaliser une étude sur le profil et les motivations des clientèles européennes, en particulier britanniques, françaises et allemandes (Insignia, 2007).

La culture inuite est devenue une attraction, un produit ethnique avec une valeur marchande (Smith, 1989 : 55) et la rencontre est en effet au cœur de la mobilité touristique. Sur une estampe intitulée « Le premier touriste » (Graburn 1998a : 160) (illustration 5), réalisée en 1992 par Kananginak Putuguk, un artiste inuit de cap Dorset au Nunavut, on voit un homme blanc, un *qallunaaq*, habillé de façon inappropriée en costume de ville, « armé » d'un appareil photo dirigé vers une femme inuite portant des vêtements traditionnels en peau (ce qui est en fait très rare) : elle tient une peau de phoque et pose à côté d'un *inuksuk* (amoncellement de pierres, le plus souvent à figure humaine, qui est devenu le symbole de la culture inuite, figurant sur le drapeau du Nunavut). Cette estampe montre avec humour que la rencontre touristique repose parfois sur un malentendu, lié à la frontière qui sépare deux mondes et deux imaginaires, celui du visité et celui du visiteur. La culture inuite est un mélange de culture traditionnelle et de modernité. Ces communautés inuites vivent non *entre*, mais, tour à tour, *dans* deux mondes, l'un représentant leur culture ancestrale, l'autre la culture occidentale (Collignon, 1996 : 207). Or,



ILLUSTRATION 5 : Lithographie de Kananginak Putuguk, 1992, « The First Tourist », avec l'autorisation de Dorset Fine Arts.

cette vie quotidienne, dans la majorité des cas, n'offrirait pas suffisamment d'attraits pour les touristes (Petrusalo, 1996 : 366) en proie à des attentes parfois contradictoires. Fascinés par la culture inuite, ils le sont moins lorsqu'ils assistent au dépeçage du phoque par exemple (Nuttall, 1998 : 127-187). Katia Iankova (2006 : 77) considère que la promotion de ce tourisme autochtone devrait reposer sur une image plus juste des peuples autochtones en reflétant à la fois le mélange de traditions et de modernité. De même, ces populations pourraient bénéficier d'une formation leur permettant de comprendre les attentes et les habitudes des touristes (Iankova, 2005).

Marie Lequin et Isabelle Cloquet (2006) mettent bien en avant les contradictions d'un écotourisme culturel motivé par une découverte de vécus les plus authentiques possibles et qui en même temps, par ses exigences de confort à l'occidentale (ponctualité, nourriture, hébergement, sécurité), pousse les Inuits à se redéfinir entre ces deux mondes, tant sur le plan individuel que communautaire. Selon elles, « ce paradoxe pose clairement le défi d'une gestion équilibrée de l'adaptation à un nouveau identitaire » (p. 262).

Dans sa brochure 2008, un voyageur français, Grand Nord Grand Large, qui se positionne comme le pionnier et le spécialiste du voyage polaire en France, fait quatre recommandations à ses clients :

- respecter les économies locales et rester neutre quant à la pêche et à la chasse pratiquées par les autochtones;
- ne pas introduire d'alcool dans les zones de restriction;
- impliquer le plus possible les autochtones dans la réalisation du séjour, même si les coûts sont plus élevés;
- ne pas prendre en photo les autochtones sans leur accord.

La mise en avant d'un tourisme responsable s'inscrit bien dans une logique de développement durable, teintée néanmoins d'une certaine culpabilité. Ces recommandations permettent aussi de faire ressortir les difficultés qui peuvent être rencontrées. Ainsi, les touristes peuvent ressentir un choc culturel provoqué par les pratiques traditionnelles de chasse et de pêche alors que le discours occidental a tendance à sacraliser, à sanctuariser certaines espèces animales telles que l'emblématique ours polaire ou le phoque, surtout les bébés (Brunel, 2008 : 81). Les groupes de défense des animaux exercent certes une vive pression en Europe.

Enjeux et perspectives d'avenir pour le tourisme au Nunavik

L'activité touristique est prise en compte dans la langue inuite, comme nous allons le montrer grâce à trois exemples. Le mot hôtel en inuktitut, *sinittavik*, est formé sur la base verbale *sinit-tapuq*, qui signifie « dormir hors de chez soi, camper ». Cette notion spatiotemporelle du déplacement définit toujours la notion de tourisme qui implique un éloignement de son lieu de vie habituel pour une durée d'au moins une nuitée (selon la définition, parfois contestée, de l'Organisation mondiale du tourisme). Le mot pour musée, *qimmijjuavik*, veut dire « ce qui mérite d'être observé grandement, avec attention ». Quant à la notion de tourisme, elle s'exprime par le terme *niuqrutulininiq*, c'est-à-dire « le fait de voyager dans un lieu, de visiter ». Les Inuits, en tant que peuple anciennement nomade, valorisent le déplacement et le tourisme pourrait d'ailleurs apparaître comme une « forme saisonnière de nomadisme » (Mauß, 2004 : 472-473).

La position des Inuits par rapport au tourisme est cependant assez mitigée (Girouard, 1998 : 27). Un consensus demeure néanmoins : ils sont fiers de leurs traditions et sont prêts à les faire partager et à les faire connaître. Certains sont intéressés par le développement touristique parce qu'il valorise dans une certaine mesure leur identité. Un d'entre eux le souligne de cette façon : « En échange des beautés et des richesses de notre culture, nous pouvons obtenir non seulement de l'argent, mais aussi une reconnaissance de la part d'autres cultures. » (Murdoch et Tulugak, 2007)

Le développement touristique permet d'offrir des emplois et d'assurer des revenus complémentaires pour réaliser ce que les Inuits préfèrent par-dessus tout : camper dans la toundra (Robbins, 2007 : 94). Le centre culturel Avataq, créé en 1980 et situé à Montréal, est une organisation sans but lucratif qui défend tous les aspects de la culture inuite. Un de ses objectifs est d'encourager le tourisme et les activités récréatives autour de la culture inuite. La société Makivik, qui détient le pouvoir économique au Nunavik, est propriétaire d'Air Inuit : la cherté des billets d'avion est aussi un moyen d'apporter de l'argent à la communauté. Un centre d'information du Nunavik, géré par Makivik et Kativik, existe par ailleurs dans la ville de Québec.

Les Inuits du Nunavik veulent garder un contrôle sur le rythme de développement et ses conséquences sur l'environnement (Girouard, 1998 : 27). Ils souhaitent s'assurer d'une formation appropriée et adaptée à leur environnement culturel particulier. Plus que tout, ils se mobilisent pour prendre en main le développement économique de leur région et assurer la création d'emplois pour les générations futures. Par ces trois axes, on le voit bien, les Inuits se positionnent en faveur d'un tourisme durable, c'est-à-dire respectueux de leur patrimoine naturel et culturel et vecteur d'un progrès économique permettant à leurs enfants de vivre et de travailler dans la communauté.

L'arrivée modeste de touristes permet de rompre un isolement certain. Le tourisme apparaît ainsi comme une source d'évasion pour des populations qui s'ouvrent à la rencontre en partageant leur propre culture. Jean Michaud (2001) insiste sur le fait que « le visité et sa société sont rarement considérés en tant qu'acteurs liés à un contexte, mais plutôt comme

des réacteurs en face du visiteur ». Or, les Inuits se placent au cœur de la mise en tourisme de leur communauté. Ce sont eux, d'ailleurs, qui parlent le mieux de leur terre, de leur *nuna*, et qui en font la meilleure promotion, comme en attestent les propos d'une Inuit, Aaju Piita, qui exprime en ces termes toute sa fierté d'appartenir à ce territoire : « Quel privilège ! Notre territoire est loin de tout et s'étend à perte de vue. Cette immensité est splendide. Elle est apaisante, bonne pour le corps. Ici il n'y a pas d'arbre, on peut voir au loin et voyager au loin. C'est idéal. C'est notre pays, notre lieu de résidence. Pour nous, ce territoire est magnifique. » (Therrien, 1999 : 46) Cela ne signifie pas pour autant que tous souhaitent s'impliquer dans son développement. Une réunion familiale, une chasse, restent toujours des priorités et le dimanche est un jour particulier où le repos est de mise.

La politique touristique au Nunavik

Les perspectives d'avenir d'un développement touristique au Nunavik et en particulier dans la communauté de Puvirnituq s'inscrivent autour de la question cruciale de la formation et de l'élaboration d'une politique touristique à l'échelle régionale.

La formation de guides expérimentés et de cuisiniers est au cœur de la problématique de la mise en tourisme : elle consiste à acquérir un professionnalisme fondé sur la qualité de l'accueil et des prestations et sur le souci de la satisfaction de la clientèle qui doit être apporté avec le sens du service et non de la servitude. C'est ce subtil dosage que les enseignants des métiers de l'hôtellerie et de la restauration livrent à leurs élèves (propos de Pascal Aubrée, enseignant au lycée René Auffray de Clichy, France, cité par Leiblang, 2008).

On a déjà mentionné le rôle du NASTC dans la formation de guides. Pour rompre l'isolement des jeunes, on ne peut que suggérer des échanges formateurs avec des établissements du Sud, notamment dotés de filières en tourisme et en hôtellerie. La mise en place de séjours linguistiques axés plus particulièrement sur la pratique du français apparaît indispensable à l'accueil de touristes francophones. Un projet de ce genre est actuellement en cours entre des jeunes guides inuits de Puvirnituq et des étudiants en tourisme et en hôtellerie de la région parisienne (Lycée René Auffray). Rappelons encore que les Français sont la première clientèle-cible, comme le démontrent les études déjà évoquées sur le tourisme autochtone au Canada (Insignia, 2007). Nous avons vu que la réflexion sur le développement touristique s'inscrivait dans une échelle régionale, celle du Nunavik, qui peut aussi s'inspirer de l'exemple du Nunavut, plus expérimenté en la matière et dont le gouvernement autonome a signé un accord le 5 avril 2007 avec la France dans le but de favoriser la venue de touristes de ce pays. Déjà, se dessine une certaine spécialisation quant aux activités proposées aux touristes. Le village de Puvirnituq se démarque ainsi d'autres communautés comme Kuujuaq qui proposent des séjours chasse et pêche, en privilégiant essentiellement un tourisme culturel et gastronomique. La brochure de promotion du tourisme aborigène a sélectionné, tel que mentionné précédemment, le NASTC parmi les 28 expériences les plus significatives du tourisme culturel autochtone. Le NASTC est ainsi présenté de manière élogieuse : « Excursions enivrantes en traîneaux à chiens, en motoneige, en kayak ou en canot. Il

n'existe pas plus belle façon de se rapprocher du peuple inuit et de s'initier à son patrimoine culturel.» (CCT, 2008 : 17)

Des séjours de quelques jours répartis entre plusieurs villages du Nunavik sont à envisager pour mieux distribuer les devises et éviter une concurrence entre les destinations. Le village de Kangiqsujuaq, en raison de la beauté spectaculaire du site, bordé de falaises, de la présence de pétroglyphes datant de milliers d'années (Arsenault, 2008 : 188) et du parc national des Pingualuit, apparaît comme une destination privilégiée pour l'activité touristique : il fait déjà partie des itinéraires des bateaux de croisières. Ce village a aussi été l'hôte de la première conférence du Réseau international de recherche en tourisme polaire en août 2008, sur l'initiative d'Alain A. Grenier.

Il pourrait, dans la mesure du possible, y avoir un roulement entre les familles d'accueil au sein des communautés afin de permettre une répartition plus équitable des rentrées financières et ainsi d'éviter les jalousies. Il n'en demeure pas moins que des situations de concurrence peuvent déjà exister entre les différents acteurs locaux du tourisme et notamment entre les représentants de l'association touristique du Nunavik à Kuujjuaq et les autres (Mario Aubin, communication personnelle, janvier 2009).

Les négociations en cours autour de la prochaine autonomie du Nunavik, en 2010, montrent bien que les enjeux politiques sont importants. La question du tourisme sera une thématique indispensable à la réflexion de cette nouvelle gouvernance, car elle apparaît comme un outil de développement parmi d'autres. Le choix de la capitale, qui pourrait être Puvirnituk ou Kuujjuaq, aura aussi des répercussions sur l'organisation de l'activité touristique. Même si le gros centre administratif de Kuujjuaq est actuellement en bien meilleure position, les plus grandes difficultés économiques de Puvirnituk pourraient être mises en avant dans une logique de politique d'aménagement du territoire visant à atténuer les déséquilibres spatiaux. La concentration de la pauvreté apparaît en effet plus forte sur la côte de la baie d'Hudson que sur celle de la baie d'Ungava : elle se manifeste par un nombre inférieur d'emplois, un développement économique moindre, un plus grand éloignement entraînant une augmentation du coût de la vie (Gouvernement du Québec, 2002). Une capitale bicéphale pourrait aussi voir le jour (Puvirnituk-Kuujjuaq) (communication personnelle avec Michel Létourneau, ancien député d'Ungava, ancien ministre des Affaires autochtones au Québec, 2008). Néanmoins, Kuujjuaq fait d'ores et déjà figure de capitale, en raison de l'infrastructure des transports aériens qui est plus développée et de la présence de l'Agence de développement du tourisme au Nunavik. C'est déjà un lieu de passage pour les groupes de touristes, notamment les chasseurs de caribous.

Conclusion

L'intérêt de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) pour la culture inuite (Matsuura, 2007) comme patrimoine oral et immatériel de l'humanité (rites, coutumes, chants, danses et savoir-faire traditionnels) correspond à la volonté de sauvegarder les cultures et les langues des peuples autochtones et de concourir à favoriser l'attraction touristique. Le tourisme peut avoir à ce titre un effet positif en permettant la valorisation et la préservation

des danses, des chants et des savoir-faire. Par les dépenses engagées pour ce type de voyage très coûteux, les touristes du Sud manifestent leur intérêt, ce qui contribue à renforcer la fierté d'appartenir à cette culture inuite et à valoriser le sentiment identitaire. Il faut rappeler cependant que le débat scientifique actuel oppose les tenants de l'inventorisation et ceux qui redoutent à la fois une réduction de la diversité culturelle et un renforcement des standards internationaux de patrimonialisation (Fournier, 2008 : 431).

Le développement du tourisme peut avoir des conséquences fâcheuses sur l'environnement, dans des espaces de surcroît fragilisés par les effets du réchauffement climatique (Étienne, 2005 : 88).

Le Cercle Polaire, organisation non gouvernementale présidée par Laurent Mayet, a créé en novembre 2007 un groupe d'étude sur l'Arctique dans le but de réfléchir à la légitimité et à la forme que pourrait prendre un éventuel cadre réglementaire international pour l'Arctique. Sous la tutelle de deux experts politiques, Michel Rocard, ancien premier ministre français, et Hubert Védrine, ancien ministre français des Affaires étrangères, une dizaine d'experts juridiques et scientifiques ont élaboré un projet de « Traité relatif à la protection de l'environnement arctique » qui a vu le jour en septembre 2008.

Depuis cette date, Le Cercle Polaire mène des actions auprès des parlements français et européen. Le 9 octobre 2008, une résolution sur la « gouvernance arctique » a été massivement votée par le Parlement européen. Une communication de la Commission européenne du 20 novembre 2008 a confirmé la nécessité d'élaborer un système coopératif de gouvernance arctique. L'idée d'un traité fait son chemin. Plusieurs groupes de réflexion réunissent des experts scientifiques et politiques à l'échelle internationale. L'impact de l'activité touristique sur l'environnement naturel et culturel de l'Arctique a toute sa place dans une volonté de développement durable (Arctic Study Group, 2008 : 6).

La position des Inuits va à l'encontre des positions des écologistes extrémistes. En effet, les représentants de la Conférence circumpolaire inuite, devenue aujourd'hui le Conseil circumpolaire inuit, contestent une surprotection de leur territoire : l'Arctique est un milieu de vie qui a été exploité dans le passé et qui doit continuer à l'être (Therrien, 2005 : 51).

Le tourisme est une activité parmi d'autres qui peut être encouragée, à condition que, comme à Puvirnituk et contrairement à d'autres destinations arctiques (notamment le Groenland), elle reste contrôlée par les Inuits et que les retombées économiques leur reviennent directement. Les Inuits prennent le leadership en matière de développement touristique (Martin, 2003 : 163) et choisissent les formes de développement touristique appropriées à leur territoire.

Ils prônent aussi la prudence, comme le montrent les propos de George Berthe lors de la première conférence sur le tourisme polaire qui s'est tenue du 21 au 25 août 2008 à Kangiqsujuaq, au Nunavik : « Est-ce qu'il est responsable d'amener mille personnes ici ? C'est beau ici, peut-être parce que ce n'est pas plein de touristes. »

Cette étude de cas a révélé les atouts, mais aussi les fragilités de la communauté de Puvirnituk sur le plan d'un développement touristique qui souhaite s'orienter vers un tourisme

culturel : c'est-à-dire initier les touristes aux modes de vie traditionnels (séjour sous la tente, voyage en traîneau à chiens, dégustation de mets traditionnels).

Le tourisme peut en effet jouer un rôle dans l'affirmation identitaire et dans la protection des patrimoines naturel et culturel. Favorisant la rupture de l'isolement, la rencontre avec l'Autre, la « culture touristique » s'apprend. Les acteurs inuits doivent bénéficier d'une formation en guidage, en accueil, en hôtellerie-restauration, notamment par la mise en place de partenariats avec des établissements du Sud. Les touristes eux aussi doivent, par le biais des professionnels qui les encadrent, apprendre le respect du milieu naturel et culturel dans lequel ils vont vivre leur expérience arctique et, pour certains, réaliser un rêve.

Mais le tourisme n'est pas non plus, on le sait bien, une baguette magique qui permet de favoriser le développement. Il dépend d'un marché fluctuant, instable, tributaire de la conjoncture économique internationale. Il favorise des emplois saisonniers et donc ne permet que l'apport de revenus d'appoint. C'est sur la base d'un partenariat avec les populations autochtones que cette activité, comme toutes les autres (d'ordre économique, politique ou culturel), pourra se développer de manière harmonieuse. ■

Notes

- 1 L'auteure désire remercier ses enseignants de l'INALCO, Michèle Therrien, Philippe Le Goff, Nicole Tersis et Vladimir Randa, ainsi que le CERLOM, le GDR « Mutations Polaires » dirigé par Madeleine Griselin, et les deux évaluateurs anonymes de la revue.
- 2 Cette citation et toutes celles dont la référence est anglaise sont des traductions libres.

Bibliographie

- AMIROU, Rachid (1995), *Imaginaire touristique et sociabilité du voyage*, Paris, Presses universitaires de France.
- ANTOMARCHI, Véronique (2005), « L'appel du Grand Nord », *Espaces, tourisme et loisirs*, n° 223, p. 48-55.
- ANTOMARCHI, Véronique (2008), « Les couleurs dans le monde inuit, la référence anatomique », dans Jean-Pierre Albert, Bernard Andrieu, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch et Dominique Chevé, *Coloris Corpus*, Paris, Éditions CNRS (Centre national de la recherche scientifique), p. 359-366.
- Arctic Study Group (2008), *Treaty on the Protection of the Arctic*, Le Cercle Polaire, p. 1-6.
- ARSENAULT, Daniel (2008), « Tuniit, Torngait et diabolins... Réception ambivalente de l'art rupestre dorsétien par l'Inuit et le Qabloonag », dans Daniel Chartier (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire/Nord, coll. « Droit au pôle », p. 185-206.
- Avataq (1999), *Étude sur le musée de Puvirnituq*, 15 mai (non publiée).
- BRUNEL, Sylvie (2008), *À qui profite le développement durable ?*, Paris, Larousse.
- CAZES, Georges (1989), *Le tourisme international : mirage ou stratégie d'avenir*, Paris, Hatier.
- CCT (Commission canadienne du tourisme), 2008, *Aboriginal Brochure*.
- COLLIGNON, Béatrice (1996), *Les Inuit, ce qu'ils savent du territoire*, Paris, L'Harmattan.
- COLLIGNON, Béatrice (2003), « Quelle géographie pour le territoire inuit ? », dans Pauline Huret (dir.), *Les Inuit de l'Arctique canadien*, Québec, CIDEF-AFI (Centre international de documentation et d'échanges de la Francophonie – Année francophone internationale), coll. « Francophonies », p. 35-48.
- DORAIS, Louis-Jacques (2008), « Terre de l'ombre ou terre d'abondance ? Le Nord des Inuit », dans Daniel Chartier (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire/Nord, coll. « Droit au pôle », p. 9-22.
- DUHAIME, Gérard (1990), *Professions et établissements dans l'Arctique canadien*, GETIC (Groupe d'études inuit et circumpolaire), coll. « Travaux de recherche », n° 5.
- DUHAIME, Gérard (dir.) (2001), *Atlas historique du Québec, Le Nord, habitants et mutations*, Québec Presses de l'Université Laval.
- ÉTIENNE, Samuel (2005), « Tourisme et environnement polaire : enjeux et perspectives », dans Marie-Françoise André, (dir.), *Le monde polaire : Mutations et transitions*, Paris, Ellipses, p. 82-93.
- FOURNIER, Laurent Sébastien (2008), « Compte-rendu de colloque : Le patrimoine immatériel : problématique, enjeux et perspectives, Québec, 12-21 octobre 2007 », *Journal des Anthropologues*, n°s 112-113, p. 429-434.
- GIROUARD, Claire (1998), « Le tourisme au Nunavik », *Téoros*, vol. 17, n° 2, p. 26-27.
- Gouvernement du Québec (2002), *Rapport sur la pauvreté au Nunavik*, consultation publique Inukjuag, 17 janvier.
- GRABURN, Nelson (1998a), « The Present of History: Photography and the Inuit, 1959-94 », dans Jonathan C.H. King et Henrietta Lidchi (dir.), *Imaging the Arctic*, British Museum Press et University of Washington Press, p. 160-167.
- GRABURN, Nelson (1998b), American Anthropological Association, « Weirs in the River of Time: The Development of Historical Consciousness among Canadian Inuit », *Museum Anthropology*, vol. 22, n° 1, p. 8-32.
- GRENIER, Alain A. (2003), *Croisières et tourisme polaire dans le passage du Nord-Est*, Rovaniemi, Finlande, Université de Laponie, Publication des sciences sociales.
- GRENIER, Alain A. (2007), « Tourisme polaire en Antarctique, la dernière frontière », *Espaces, tourisme, loisirs*, n° 252, p. 48-54.
- GRENIER, Alain A. (2008), « Tourisme polaire. La nature sauvage aux confins de l'imaginaire », dans Daniel Chartier (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire/Nord, coll. « Droit au pôle », p. 165-182.
- IANKOVA, Katia (2005), « Le tourisme autochtone au Québec », *GLOBE, Revue internationale d'études québécoises*, vol. 8, n° 1, p. 85-98.
- IANKOVA, Katia (2006), « Le tourisme et le développement économique des communautés autochtones du Québec », *Recherches amérindiennes du Québec, Lieux coutumiers, identité, tourisme*, vol. 36, n° 1, p. 69-78.
- IANKOVA, Katia (dir.) (2008), *Le tourisme indigène en Amérique du Nord*, Paris, L'Harmattan.
- Insignia (2007), *Possibilités pour le Canada en matière de tourisme autochtone*, Rapport établi pour la Commission canadienne du tourisme, [http://www.corporate.canada.travel/fr/ca/research_statistics/productknowledge/product_research/aboriginal/opportunities.html], consulté le 3 février 2009.
- Le Monde*, 12-13 août 2007 et 10 mai 2008.
- Le Nouvel Observateur*, 30 août 2007.
- LEIBLANG, Gaël (2008), *La meilleure façon de cuisiner*, quatre épisodes de 52 minutes, Documentaire France 3.
- LEQUIN, Marie et Isabelle CLOQUET (2006), « Facteurs sociopolitiques influant sur la gouvernance de l'offre écotouristique, le cas des parcs nationaux du Nunavik », dans Christiane Gagnon et Serge Gagnon (dir.), *L'écotourisme entre l'arbre et l'écorce*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 229-266.
- MARTIN, Thibault (2003), *De la banquise au congélateur, mondialisation et culture au Nunavik*, Québec, Presses de l'Université Laval.

- MATSUURA, Koïchiro (2007), discours du 17 juillet 2007, site officiel de l'UNESCO, [en ligne] unesdoc.unesco.org/images/0015/001518/151890f.pdf, consulté le 9 avril 2009.
- MAUSS, Marcel ([1^{re} éd. 1904-1905] 2004), « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos, étude de morphologie sociale », dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, p. 389-477.
- MICHAUD, Jean (2001), « Anthropologie, tourisme et sociétés locales au fil des textes », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 25, n° 2, p. 15-33.
- MURDOCH, Peter et Aliva TULUGAK (2007), *A New Way of Sharing, A Personal History of the Cooperative Movement in Nunavik*, Québec, Fédération des coopératives du Nouveau Québec.
- NOTZKE, Claudia (1999), « Indigenous Tourism Development in the Arctic », *Annals of Tourism Research*, vol. 26, n° 1, p. 55-76.
- NUTALL, Mark (1998), *Protecting the Arctic, Indigenous Peoples and Cultural Survival*, Amsterdam, Harwood Academic Publisher.
- PETRISALO, Katriina (1996), *The Complex Interplay Between Tourism and Culture*, Rovaniemi, Arctic Centre Reports, p. 363-369.
- QUMAQ, Taamusi (1988), *Sivulitta piusituqangit* [La culture de nos ancêtres], Québec, Association Inuksiitiit, Katimajit, Inc.
- RAUCH, André (2002), « Le tourisme ou la construction de l'étrangeté », *Ethnologie française*, n° 32 p. 389-392.
- ROBBINS, Mike (2007), « Development of Tourism in Arctic Canada », dans John M. Snyder et Bernard Stonehouse (dir.), *Prospects for Polar Tourism*, Oxfordshire (GB), Cambridge (É-U), Cabi Publishing, p. 84-100.
- ROUSSAT, Mathilde (2008), « Le Nord et la fascination du sublime. Julius Payer (1841-1915), explorateur et peintre de l'Arctique », dans Daniel Chartier (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, coll. « Droit au pôle », Montréal, Imaginaire/Nord, p. 139-164.
- SMITH, Valene L. (dir.) (1989), « Eskimo Tourism: Micro-models and Marginal Men », *Hosts and Guests: The Anthropology of Tourism*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, p. 55-82.
- SNYDER, John et Bernard STONEHOUSE (dir.) (2007), *Prospects for Polar Tourism*, Oxfordshire (GB), Cambridge (É-U), Cabi Publishing.
- STEWART, E.J., D. DRAPER et M.E. JOHNSTON (2005), « A Review of Tourism Research in the Polar Regions », *Arctic*, vol. 58, n° 4, p. 383-394.
- STEWART, E.J., S.E.L. HOWELL, D. DRAPER, J. YACKEL et A. TIVY (2007), « Sea Ice in Canada's Arctic : Implications for Cruise Tourism », *Arctic Journal of the Arctic Institute of North America*, Calgary, vol. 60, n° 4, p. 370-380.
- TERSIS, Nicole (2003), « La langue inuit : permanences et innovations », dans Pauline Huret, *Les Inuit de l'Arctique canadien*, Québec et Inuksuk, CIDEF-AFI (Centre international de documentation et d'échanges de la Francophonie – Année francophone internationale), p. 49-62.
- THERRIEN, Michèle (1993), « Le syllabaire des Inuit, ou de l'attachement à la pratique identitaire dans l'Arctique oriental canadien », dans Marie-Josée Jolivet et Diana Rey-Hulman, *Jeux d'identités, études comparatives à partir de la Caraïbe*, Paris, L'Harmattan, p. 83-100.
- THERRIEN, Michèle (1999), *Printemps inuit, naissance du Nunavut*, Paris, Éditions Indigène.
- THERRIEN, Michèle (2005), « Corps inuit, espace géographique et cosmologique », dans Marie-Françoise André, *Le monde polaire. Mutations et transitions*, Paris, Ellipses, coll. « Carrefours », p. 41-52.
- THERRIEN, Michèle (2007), « Glenn Gould et le Nord », dans Ghyslaine Guertin (dir.), *Variations sur des thèmes de Gould*, Québec, Momentum, p. 25-56.

Brochures touristiques 2008 consultées

Grand Nord Grand Large, Terres Oubliées, Terre d'Aventure, Comptoir du Groenland et des Terres Polaires, 66° nord, Svalbard Nature, Nunavik, Nunavut, brochures de promotion régionale, Société de tourisme autochtone (STAQ).

Appel à textes

En dehors des dossiers thématiques, Téoros ouvre ses pages aux propositions spontanées. La rédaction invite tous les chercheurs qui œuvrent dans le domaine du tourisme ou qui s'intéressent au tourisme sous tous ses aspects, à soumettre des articles de nature analytique à la revue. On peut soumettre un article en l'envoyant à :

teoros@uqam.ca

Les textes soumis doivent apporter une contribution scientifique originale, que ce soit par le biais d'information factuelle jusqu'alors inconnue ou par une nouvelle interprétation d'un thème particulier. Téoros vise avant tout le transfert de connaissances; son objectif est donc de promouvoir une meilleure compréhension des phénomènes liés au tourisme.

Les auteurs doivent faire parvenir un manuscrit présenté selon les règles de la revue, disponibles au www.teoros.uqam.ca. Un article analytique compte environ 6000 mots et n'excède pas 8000 mots, avec

trois ou quatre illustrations. On pourra cependant considérer des textes plus longs ou plus courts. Les articles peuvent être soumis en anglais ou en français et doivent être accompagnés d'un résumé de 200 mots et de cinq mots-clés.

La publication des articles se fait sous réserve d'une évaluation. Tous les manuscrits seront évalués anonymement par des pairs qui pourront faire des suggestions ou demander des modifications. La rédaction transmettra l'avis des évaluateurs aux auteurs et s'assurera que les modifications demandées seront apportées.

Au plaisir de vous lire dans nos pages.

TÉOROS
REVUE DE RECHERCHE EN TOURISME